

Betty Rojzman
UNE FAIM D'ABÎME. LA FASCINATION DE LA MORT DANS
L'ÉCRITURE CONTEMPORAINE
Paris, Desclée de Brouwer, 2019, 200 p.

Hans-Jürgen Greif
Université Laval

Dans ce nouvel essai, l'auteure expose l'inquiétude de l'homme face aux certitudes, une dichotomie dont les présocratiques ont déjà parlé, et fortement accentuée depuis le romantisme, qui avait déjà souligné le passage, la mobilité, l'évanescence du monde, perçu et lu comme indétermination. Plus le siècle avance, plus s'installent la fatigue d'exister, la dissipation et l'éphémère. Les écritures modernes se situent à l'opposé de la totalité et du rationnel, elles sont dominées par la douleur, l'angoisse, l'exil. En France, les penseurs, écrivains, poètes pratiquent, davantage qu'ailleurs en Europe, « une exquise dérélition, une noblesse d'abandon ». Chateaubriand, Baudelaire, Mallarmé acquiescent à la disparition, à l'absurde sans Dieu, à la sécularisation du conflit entre l'homme et la nature. En pleine Seconde Guerre mondiale, Georges Bataille écrit dans *L'expérience intérieure* (1943) : « L'homme refuse d'être sauvé. » Les théoriciens se placent sciemment du côté de l'inassouvi, avec l'impasse comme seul chemin. Dans son essai *Totalité et Infini* (1961), Emmanuel Levinas nomme « métaphysique ce Désir de l'absolument autre », nourri de séparation et de faim, qui s'épuise à transgresser les limites.

Entre 1933 et 1939, le philosophe russe Alexandre Kojève (né Aleksandr Kojevnikov) donne à l'école pratique des hautes études des « leçons » sur la *Phénoménologie de l'Esprit* (1807) de Hegel, dont il est un fervent admirateur. C'est Raymond Queneau qui publiera ces conférences sous le titre *Introduction à la lecture de Hegel* (Gallimard, 1947). Dans l'ouvrage que voici, Betty Rojzman analyse le concept de la mort à l'aide des « plus fins esprits de l'époque et élèves assidus de

Kojève » : Georges Bataille, Michel Leiris, Roger Caillois, Maurice Merleau-Ponty, Raymond Aaron, Henry Corbin, Jean Hyppolite, Éric Weil, Jacques Lacan, Pierre Klossowski, Alexandre Koyré.

Kojève répond à un besoin de l'époque, celui de placer l'homme comme conscience au centre des préoccupations anthropologiques. Selon le philosophe russe, la pensée hégélienne est corrosive, marquée par une « obstination à détruire, issue de la douleur humaine ». Sur les traces de Hegel, il élabore lui-même un dualisme dialectique, celui d'une fracture irréductible entre l'homme et le monde, suivi d'une poétique du Désir, moteur premier d'un vaste « procès de différenciation, d'intronisation de la personne, par quoi s'amorce la dialectique hégélienne ». En fait, il s'agit du « désir du Désir nietzschéen » (dans *Ainsi parlait Zarathoustra*), la « brûlure obstinée de l'insatisfaction qui détermine la vie de l'homme, son chemin vers le rien ». Désormais, il est placé sur la tangente qui le mène à l'autodestruction. Dans le but d'accéder à lui-même et pour se distinguer de l'animal, l'homme doit apprendre à mourir.

Dans le chapitre « Une joie délétère », Rojzman retrace la pensée de Georges Bataille, l'un des plus assidus élèves de Kojève. Dans son article « Hegel, la mort et le sacrifice » (1955), Bataille s'oppose à la désincarnation hégélienne d'une mort hideuse et sans épiphanie, où l'être reste suspendu « sans dénouement ni devenir ». La beauté, la vie et l'humanité ne conduisent nulle part puisqu'elles se détournent de la grande épopée de l'esprit. Pour Bataille, les calculs de la raison et la pesanteur reposent sur une même sclérose. Au nom du désœuvrement poétique, l'homme s'oppose au sens et à la causalité.

Chez Kojève, le guerrier (c'est-à-dire « le maître ») est prêt à périr après avoir surmonté sa peur, alors que « la mort compagnon, celle du dedans, est redoutée par l'esclave, apprivoisé par le labeur ». Ainsi, Bataille défend Hegel contre lui-même : ce n'est pas la conscience de sa finitude qui distingue l'homme de l'animal puisqu'il

« se complaît dans ce qui néanmoins lui fait peur. » Alors, l'éloge du vivant s'organise dans le voisinage de la mort « qui contribue [...] à multiplier le plaisir des sens ». L'horreur devant le cadavre ravive chez l'individu la folie d'exister. Cette même horreur demeure le fondement de l'existence. Bataille est fasciné par la souillure, ce qui le distingue d'ailleurs de Sade¹. Bataille est un « débauché à l'érotisme qui souille, nuit et ruine », Sade demeure un libertin. La répression de la bête ne passe plus par son immolation, mais par la satisfaction et la saturation des instincts, « dans la gaîté de la mort contre la tristesse hégélienne, tragique ». Avant de clore ce chapitre, Rojzman ajoute : « Cette vie souveraine, qui s'ouvre sur la pensée de Nietzsche, a l'éclat des grandes dévastations. »

Dans « Un renoncement absolu », Jacques Derrida suit, lui, le rejet de toute contrainte de Bataille qui veut en finir avec « l'intelligence discursive ». Dans *L'expérience intérieure*, Bataille avait écrit que « l'épreuve du supplice » (c'est-à-dire la mort de l'animal en nous) échappe à toute intellection ou mise en forme, elle ne peut surgir que d'un substrat brut de toute séquence linguistique en un « souverain silence qu'interrompt le langage articulé ». Dans son article « De l'économie restreinte à l'économie générale. Un hégélianisme sans réserve » (1967), Derrida prend appui sur l'obstacle pour le dépasser ensuite. Il retrouve le radicalisme du jeune Hegel, de Kojève, de Bataille. De concert avec l'avant-garde des années 1960, Derrida s'attaque à l'image de l'homme qu'il faut détruire – comme il le fait d'ailleurs dans son essai portant sur *Les fins de l'homme* (dans *Marges de la philosophie* [Minuit 1972]) –, où il imagine une conscience sans âme et sans l'homme.

Sous le titre « Le désir de l'indifférence », Rojzman suit la pensée de Maurice Blanchot à partir d'une brève réflexion sur la passion du négatif dans laquelle il salue

¹ Voir à ce sujet l'étude de Michel Surya : *Georges Bataille, la mort à l'œuvre*, Paris, Gallimard, 2012.

Bataille et son ami Emmanuel Levinas. (Soit dit en passant, Blanchot est le seul membre du groupe autour de Kojève à ne pas avoir suivi l'ensemble des séances ; cependant, il a été un lecteur assidu de l'œuvre kojévienne.) Il adopte, lui aussi, une attitude ambivalente face à Hegel, hésitant entre iconoclasme et légitimation. Dans un premier temps, il se place du côté diurne qui prétendait mener à la fin de l'Histoire et à la toute-puissance du sujet. Il reprend les acquis de l'hégélianisme : l'utopie dialectique qui actualise tous les possibles, l'accession de l'homme universel au vrai, où la seule raison gouverne la marche des civilisations. Visant l'apogée du système hégélien, il en dénonce la suffisance, l'atonie, la quiétude. De la rébellion première il ne subsiste rien, la passion du refus s'est épuisée. Ainsi, Blanchot a recours à « l'infinie dérive » par laquelle il amorce la déroute et l'inversion du mouvement. L'homme doit radicaliser sa pensée et sa révolte par un jusqu'au-boutisme gratuit, proche de la subversion extrême. Dieu, l'Être, l'Éternité ne sont que des étapes que l'Homme doit franchir. Ce qu'il y a d'excès dans le refus (chez Hegel et, plus tard, chez Martin Heidegger dans *Être et temps* [1927]) amène des accents funèbres chez Blanchot. Suivons le commentaire de Rojzman : « On devine ici, chez Blanchot, comme partout ailleurs dans ces textes, le frémissement d'azur sombre, la joie nomade de la perte, où la mort doit prendre le relais. » Elle poursuit : « La 'capacité de mourir' traduit désormais [...] cette 'radicale négation' qui ne trouve plus d'objet », jusqu'à devenir « excès de mourir » au moment de sombrer. Blanchot prolonge la réflexion de ses prédécesseurs et retourne à l'impératif de gratuité de Bataille, où le moi se démantèle. Plus loin, Rojzman soutient que Blanchot est fasciné par la désintégration de l'objet, peut-être « le seul moyen de vivre l'extinction, d'endurer le périssable ».

Dans « Au delà de l'Até » (la déesse grecque de l'égarement, « [désignant] la limite que la vie humaine ne saurait trop longtemps franchir », écrivait Jacques Lacan), Rojzman s'appuie sur les leçons *L'Éthique de la psychanalyse*, parues dans

le Livre VII du *Séminaire*, en 1986. Le psychanalyste y explore les marges de la « raison sémiotique », envisageant une configuration plus « poreuse » à la transgression, à un hors-signifié qui échappe à l'emprise totalisante du système que Lacan appelle « le Réel », touchant à la problématique post-hégélienne de la limite. Il pose la question de l'homme, pour aboutir à la figure d'Antigone, vivante et déjà morte dans son caveau. Lacan se penche également sur la recherche du plaisir, un mouvement circulaire, où règne une dynamique des affects dans laquelle le plaisir se substituerait à la négation. Cette structure dialectique reprend les positions de Blanchot et de Bataille, « l'expérience aux confins du possible », suivant en cela *L'Éthique à Nicomaque* d'Aristote.

« Aime ton prochain comme toi-même » avait dit Jésus. D'après Lacan, cette exigence demeure irréalisable puisque l'Autre est soumis aux mêmes pulsions que le moi, et au même désir de nuire. Il s'agit d'un truisme latent, archaïque, vers l'autodestruction, bref, c'est la pulsion de mort freudienne (cf. *Le malaise dans la culture*), où une partie de l'être se rebelle contre le monde extérieur. Lacan se détourne d'Aristote pour se rapprocher de Kant et de Sade : « Pour atteindre absolument *Das Ding* (la chose), qu'est-ce que Sade nous montre à l'horizon ? Essentiellement la douleur. »

Après une (trop) longue conclusion, Rojzman enchaîne avec un article sur « La fluidité de l'être : la Kabbale ». L'auteure retrace ce courant hassidique qui s'est développé en Europe de l'Est au XVIII^e siècle. La Kabbale, remarquable par son calendrier particulier qui suit les cycles décalés du soleil et de la lune, est basée sur les réflexions et le savoir des plus grands rabbins, études déposées dans le Talmoud de Babylone.

Dans *Une faim d'abîme*, l'auteure suit de près la pensée et la voie de quatre philosophes et écrivains qui ont écouté leur maître Alexandre Kojève. En fait, il

fallait à cet homme au passé obscur de l'audace pour présenter à l'intelligentsia parisienne l'œuvre de Hegel et son concept de la mort, pratiquement oubliés en France pendant l'entre-deux-guerres. Pour ses analyses, Rojzman s'appuie sur des textes et des livres du cercle restreint autour de Kojève où la problématique de la mort occupe le centre (n'oublions pas que Kojève a fait ses études à Berlin et à Heidelberg). En même temps, Rojzman établit les correspondances tissées entre eux. On doit lire lentement ces propos, surtout à cause du vocabulaire souvent hermétique, hésitant entre le poétique et le jargon philosophique, qui aurait gagné à être fortement élagué. Après la lecture de ce livre, on ne peut pas s'empêcher de revenir aux dialogues de Vincent Delecroix et Philippe Forest², qui ont placé Kierkegaard au centre de leur démarche et qui ont trouvé un écho dans cette rubrique. Même s'ils citent Freud, Ricœur, Levinas et Derrida pour étayer leur approche de la mort, ils réfutent Hegel et *La fin de l'Histoire* comme point d'ancrage – ce qui rend les deux ouvrages nécessairement complémentaires.

² *Le deuil. Entre le chagrin et le néant*, Paris, Gallimard, coll. « Folio / Le Forum », Paris, 2017.